

**Quand le français change de visage  
dans le quartier du Mirail (à Toulouse)**

Le petit Mouloud répond à sa maîtresse de l'école maternelle Daniel-Faucher, quartier du Mirail qui lui demande ce qu'il aimerait faire quand il sera grand : « Moi, plus tard, je serai jeune ». L'institutrice, choquée, se retient de pleurer : « *jeune*, ici, monsieur, dans le quartier de la Reynerie, a un sens effroyable, c'est appartenir à une société recluse qui a intériorisé le chômage, l'exclusion et les discriminations, c'est traîner la nuit entière entre parkings et cages d'escaliers, quitter l'école pour la rue, jeter sa rage contre les autres, brûler des voitures, provoquer la police, sans autre horizon que celui des rapines quotidiennes, sans autre modèle que celui du clan. Une seule loi règne, celle de la bande qui veut qu'on soit réfractaire à toutes les règles mais disponible à toutes les dérives ». « Ces jeunes sont prêts à défier la mort, ils n'ont rien à perdre, ils sont agressifs et violents, ils mangent la colère à la petite cuillère » estiment enseignants, policiers et éducateurs.

Que sont devenus tous mes amis.  
Mais aujourd'hui je pleure  
Et puis j'en ris,  
Car c'est pas plus tiré d'affaire  
Pas de la même manière

Les paroles de « Quinze ans », la chanson du groupe arabo-toulousain *Zebda* (beurs), expriment le ressentiment d'une jeunesse qui pourrait être celle du Mirail. Les jeunes sont nombreux sur le quartier, ils sont des habitants à part entière. Ils jouent, ils étudient, se rencontrent, vivent ici. Mais ces jeunes ont-ils véritablement un avenir ? Pourtant ils sont l'avenir s'ils le veulent !

Les tags qui fleurissent dans les escaliers, sur les murs des coursives, dans les ascenseurs, sont la preuve que la violence continue de laisser une tristesse importante dans leur mémoire.

La pose de rochers sur les parkings pour empêcher les rodéos est-elle une solution ? C'est une mesure administrative qui ne règle en rien les problèmes de fond. La réponse qui est faite aujourd'hui est un choix uniquement sécuritaire. Elle ne laisse pas d'alternative aux habitants, pas d'espoir de s'en tirer.

Les jeunes aiment qu'on leur dise « non », c'est la preuve que leur demande a au moins été écoutée. Ce manque flagrant d'autorité n'est certes pas seul à l'origine de l'embrasement : au-delà du chômage et de la discrimination au faciès qui s'exerce trop souvent à l'embauche, il faudrait incriminer pêle-mêle

l'urbanisation insensée des années 60/70 et la ghéttoïsation des quartiers déshérités, la douloureuse histoire franco-algérienne, la façon dont fut traitée la première génération d'immigrés maghrébins, la rancœur accumulée par leurs enfants, leur refus de vivre la même vie, l'influence de la sous-culture américaine et du matérialisme aveugle véhiculés par les médias. La démission parentale reste cependant un point crucial qui justifie les appels à la responsabilisation entendus ça et là.

L'échec des associations constitue un signe supplémentaire. Alors que c'est à elles qu'échoit la mise en œuvre de la politique de la ville, elles ne parviennent pas à peser sur les quartiers, à donner une impulsion collective. Elles sont pourtant nombreuses : une cinquantaine sur la Reynerie et Bellefontaine et bénéficient de subventions importantes. Or les jeunes les perçoivent comme des « *machines à ramasser des thunes et à faire des bureaucrates* ». Pour eux, le fond, c'est le chômage, qui touche près d'un jeune sur deux dans ces quartiers ainsi que le stress, l'angoisse, la discrimination et l'injustice vécus à fleur de peau...

Lorsqu'un individu ne peut pour des raisons diverses s'inscrire confortablement dans la structure hiérarchique de la société, il aura recours aux moyens qui en des temps reculés ou à un âge dépourvu des capacités reconnues et nécessaires pour s'imposer, lui permettraient sous une forme ou une autre de trouver sa place dans un groupe familial ou ethnique. L'isolement, le vide culturel, la violence bureaucratique et institutionnelle, la crise sociale, le fatalisme, l'ignorance, la rupture avec le monde réel, l'environnement béton, bâtissent une prison de l'esprit où les comportements de bête traquée se figent et où se reproduisent les modèles environnants du succès facile.

Violence et langage forment un tandem dont il est intéressant d'explicitier le fonctionnement et les interactions. Qui pilote, qui pédale devant, comment les rôles peuvent-ils s'inverser ? Le langage violent, l'insulte peut remplir deux rôles : elle est quelquefois annonciatrice de l'acte physique qui va lui succéder et devenir le moteur de cette violence, mais elle peut aussi faire office d'ersatz de violence, violence contenue, violence qui se satisfait pour s'exprimer par le geste vocal.

Certaines sociétés dites primitives, voire claniques, avaient dans leur calendrier un jour où tout s'inversait. Il devenait licite à l'enfant et à la femme — deux êtres

souvent dominés — d'insulter père, mère, mari, oncle et tous les représentants d'une hiérarchie sociale qui d'ordinaire détenait tous les pouvoirs et les savoirs.

Quand on en veut au monde entier, le choix est triple : dire sa colère, exercer sa colère contre autrui ou fuir la réalité à l'aide de drogues. La violence est un langage à part, langage intérieur, langage pour autrui, appel au secours diront certains, langage du corps, langage irresponsable voire infantile et primitif dirons-nous.

Or cette violence nous habite tous, nous l'exprimons dans tous nos discours, toute organisation sociale est violence faite à l'individu, toute inégalité est violence à l'encontre de notre sens inné de l'équité.

Le racisme prend des voies plus insidieuses, plus institutionnelles. C'est un phénomène sournois, qui mine la société, une réalité occultée, qui n'est ni mesuré, ni mesurable, un mal dont les auteurs ne sont pas toujours conscients, mais les victimes toujours meurtries. A ce jour, en France, la couleur de la peau ou la consonance du nom influencent souvent les chances de réussir à l'école, de trouver un emploi ou un logement.

Timidement, cette réalité commence à être admise en France. Dans les débats publics, le thème des discriminations s'est largement substitué aux discours généraux sur le racisme depuis deux ou trois ans. Le succès de l'intégration, l'émergence de générations entières parfaitement françaises et au physique arabe, africain ou asiatique ont rendu ces pratiques difficiles à accepter dans un pays qui se dit inventeur des idées égalitaires et prétend mieux les respecter en refusant toute référence aux origines ethniques. Si elle peut paraître inspirée par des sociologues, des militants puis des politiques, la lutte anti-discrimination répond d'abord à ce ras-le-bol de jeunes qui attendent de la République qu'elle respecte sa propre devise.

Parler des maux de la société, ce n'est pas être un mal de la société, c'est une manière de communiquer dans une forme d'expression en étant le plus honnête possible sur sa parole. Les jeunes jargonautes retournent les mots par d'autres mots « quand l'écriture va jusqu'au bout du mot et reste dans le cerveau ».

L'école a une fonction primordiale : parvenir à fournir aux enfants scolarisés les outils nécessaires à une maîtrise parfaite de la langue française, tant sous ses diverses manifestations orales que sous sa forme écrite. Dans le cas des groupes scolaires implantés dans les quartiers dits difficiles, la langue utilisée par les

jeunes est à bien des égards distante du français circulant, compte tenu de la multitude des éléments linguistiques identitaires instillés. « Ceci contribue aussi, dans le cadre de l'école, écrit J.P Goudailler, à l'émergence de la fracture linguistique et le rôle des enseignants devient dès lors prépondérant. Il s'agit d'éviter l'instauration des rapports d'exclusion au nom des sacro-saints "ils ne parlent pas français" ou "on ne sait plus parler français dans les banlieues" qui auraient pour conséquence d'aboutir à l'effet contraire de celui recherché ».<sup>1</sup>

Les variations linguistiques inhérentes au « langage des banlieues » seraient corrélées à l'instabilité des appartenances, aux variations de positions sociales qui se jouent dans les différents contextes d'interaction sociale et aux stratégies discursives des locuteurs, comme celles de s'identifier en tant que membre d'une cité, d'un quartier, d'une banlieue (auto-référence au territoire et au groupe) ou de s'intégrer, sortir du quartier (processus de territorialisation par hétéro-référence). La banlieue ne constituerait pas dans ce cadre une communauté de langue mais une communauté de communication (speech community), ensemble des réseaux de relations langagières mono ou plurilingues de locuteurs insérés dans un même espace (ville, banlieue, cité...).

De l'analyse des échanges linguistiques il ressort que les jeunes des cités produisent une pluralité de registres, certains de ces registres marquant l'auto-catégorisation comme membre d'un groupe de pairs, territorialisé (« les jeunes des banlieues »). D'autres registres, au contraire, caractérisés entre autres par un jeu avec les normes du français standard (scolaire), accompagnent un processus d'hétéro-référence, de mise à distance d'une appartenance socialement déterminée, celle de « jeunes des cités ».

1 Chez moi, tu connais pas le dernier must d'oxti ? elle a mis de letbou dans le couscous... Fallait voir la teuté de mon ieuf après la bouffe... il était scotché au plafond à trave que dalle et gigagole que d'hab !

**Traduction:** Chez moi, tu connais pas la dernière trouvaille de ma sœur ? Elle a mis des boulettes dans le couscous... Il fallait voir la tête de mon père après le repas... Il était complètement défoncé à ne rien comprendre à ce qui lui arrivait, il était tellement plus drôle que d'habitude !

2 Quand mon ieuf a su que maintenant ma reum elle kifait avec ma oxti, il s'est mis à reboi et à planer high in the sky.

**Traduction** Quand mon père a su que ma mère fumait désormais des sticks avec ma sœur, il s'est mis à boire raide et défoncé.

---

<sup>1</sup> Goudailler J.P, « Quelques procédés de formation lexicale da la langue des banlieues, verlan monosyllabique, aphérèse, resuffixation » in *Cahiers de recherche et du développement, Actes du Colloque « Touche pas à ma langue »* Marseille, 26-28 septembre 1996 : 177.

Ici, c'est le réflexe identitaire qui prime, puisqu'il s'agit en effet de faire le contraire de ce qui est établi dans la langue circulante afin de mieux affirmer sa propre identité.

Ainsi, contrairement à ce que les oreilles distraites de certains croient entendre, chez la plupart de ces groupes, il n'y a pas d'appel à la « révolte », certes, la violence se retrouve dans le thème de la délinquance, police (*hnouchas*), voyous (*zigotos*), voleurs (*leurs*), indicateurs (*cousins*), dealers (*leaders*).

Beaucoup de sentiments exprimés tournent autour de l'amour, de l'amitié, de l'honneur et du respect, même si les histoires de leur vie sont dures. Et il ne faut pas s'étonner d'entendre les jeunes tchatcheurs parler de leur compétence linguistique en français comme d'une langue maquillée voire déformée (agressions en règle).

De même le lien social, culturel et ethnique, de par sa dimension identitaire, qui se présentait jusque là comme l'instigateur et le garant des sociabilités urbaines, s'est nettement fragilisé et ce depuis que la ville elle-même s'est fracturée en zones bien délimitées aux antipodes les unes des autres : centre ville/quartiers difficiles

Et les exemples ne manquent pas d'une expansion de termes dans la population générale, ce qui à une certaine dose se passe depuis longtemps, le familier devenant courant et l'argotique devenant familier. Après tout, si les jeunes empoient le mot *tof* pour dire que c'est vraiment « *chouette* », plus d'un serait étonné d'apprendre qu'il s'agit d'un vocable emprunté à l'hébreu (*mazel tov*), via le yiddish, venu dans leur langage quotidien par la population juive locale.

Il y a désir de voir dans ces affirmations linguistiques une nouvelle forme, fonctionnant comme une véritable contre-partie symbolique. Ainsi, ce n'est pas tant parce que la tentation est grande de voir dans ces formes métissées une nouvelle langue, mais parce que nous avons reçu, à travers la conscience linguistique des locuteurs, l'affirmation de l'existence d'une spécificité qui leur est propre et que le but principal est d'exprimer ces paroles, « réussir à graver des mots dans l'esprit des gens pour qu'ils gardent une trace. C'est en étant le plus choquant, le plus visuel, que l'attention est arrivée, les paroles captées » nous a déclaré un célèbre rappeur du quartier.

Ainsi, l'enfant issu de l'immigration maghrébine est amené très tôt à opposer deux langues : celle de l'école et celle de la famille, la seconde ne pouvant dans sa

conscience linguistique qu'être dévalorisée en regard de la première. Dans bien des cas, l'enfant ne parvient à surmonter ces disparités linguistiques et culturelles qu'au prix d'une coupure intérieure avec le milieu culturel familial, qu'il ne pourra alors ressentir que comme antagonique au modèle ambiant.

Vu de loin, le look des jeunes des cités se caractérise par une débauche nonchalante à la « *je m'en foutiste* » étudiée ; où les pieds traînent sur le bitume et le blouson glisse négligemment sur une épaule... Couleurs *flashy*, casquettes de basketteur visée à l'envers sur la tête, jean xxxl déchiré au niveau des genoux ou pantalon afro porté à l'envers, sur chemise flottante à carreaux ou sweat-shirt avec capuche et lunettes rondes genre protection glacier en équilibre sur le haut du crâne, rasé de préférence... sage dosage pour être dans le vent ! (*in*).

« Emigrer et s'intégrer, c'est souvent perdre sa langue ». Mais là encore, rien n'est simple, et parallèlement à ces phénomènes de fusion, de creuset, on observe une tendance contraire à la construction d'une identité par le biais de la langue, à une volonté de se démarquer du français standard, le français des costards-cravates. Le verlan, les formes ou les intonations empruntées à l'arabe, à l'anglais ou au berbère marquent un désir de constituer une langue spécifique, baptisée par les linguistes langue des « baskets-casquettes » qui est pour ses jargonautes un signe de reconnaissance, une marque d'appartenance à une même communauté sociale et culturelle caractérisée par sa situation de double étrangeté, à deux cultures et à deux langues : celles de leurs parents, qu'ils ne possèdent plus tout à fait, et celles du pays où, pour la plupart ils sont nés, qu'ils ne possèdent pas encore tout à fait. Double étrangeté caractéristique de tout passage, de toute transition, de toute intégration, mais que ceux qui la vivent payent souvent d'un double rejet. Le mini récit suivant réalisé à micro caché tout près du Géant Casino du Mirail est à ce titre un bon exemple ; il met en scène deux adolescents de 15 ans environ qui discutent sur le parking en attendant un pneu (un ami africain) :

« Le nouveau sted (*prof*) de maths, t'as vu sa gueule, c'est un cratère (*moche*) ! Il s'est pané à l'estrade ; on était mort de rire. C'est un ould kahba (*fil de pute*). C'est un vrai lascar (mot d'origine arabe qui veut dire *askri* : soldat). Ouallah il a im (*je le jure sur Dieu le tout puissant, si je l'attrape je le tue*).

Hlal ou hram (*selon le rituel ou pas*) tu arvas (*verras*) je le déchiquèterai comme les hnouchas (*les flics*) et il puera el mot (*il puera la mort*)...tu me connais mal mon zin...

Le parler des banlieues existe et pour certains il est dangereux. Sa grande nocivité, n'en déplaise aux magistrats rétrogrades et aux liges de vertu indignées, c'est son rôle de résonateur social ; comme disent les NTM (Nique Ta Mère) « nous ne sommes pas des artistes, juste des haut-parleurs ».

« Ces mots, ces gardiens du sens ne sont pas immortels, pas plus qu'ils ne sont invulnérables. Certains survivent, d'autres sont incurables ».

Tous les mots ne se prêtent pas à la vernalisation et aucun énoncé n'est entièrement en verlan, ce que corrobore le témoignage d'une jeune Algérienne issue d'un couple mixte : « Je ne connais personne qui fasse entièrement un verlan. En général tu as des mots et des expressions qui reviennent mais ça dépend à qui tu parles, si je vais à la préfecture ou que je parle à mon prof, je lui parle normalement. »

Chez Labov « le jargon du clan voire le jargon verbalisé est un sous-système de la langue standard caractérisable par un ensemble de règles non intégrables à la langue 1, celle de l'école, qui se réalise dans des contextes où l'interaction sociale sollicite l'expression des appartenances plutôt qu'une compétence linguistique individuelle ».

Bien sûr, ce n'est pas seulement un problème de lexique et il serait démagogique de considérer qu'après tout, les jeunes issus des quartiers difficiles parlent « quelque chose » ce qui n'est déjà pas si mal. Penser que la langue n'a pas à être conservée en l'état et ne doit surtout pas être conservatrice car les dictionnaires sont pleins de mots morts alors que dans la rue ils vivent, est un argument léger et facile.

« Que les mots vivent, voilà mon vœu d'écrivain...que mes mots soient vivants, qu'ils aient os, chair et peau », disait Amadov.

Ce qui est clair, dans ces processus de création langagière, c'est qu'ils génèrent à la fois une grande complicité et une grande solidarité à l'intérieur du groupe, où tout se dit et se comprend à demi-mot, et un énorme sentiment d'exclusion, de rejet de la part de ceux qui n'ont pas l'honneur d'appartenir au groupe.

Ils peuvent alors, grâce à cette langue et au travers d'elle, non seulement se fédérer mais aussi et surtout espérer, résister et échapper à toute tutelle. Ils se donnent ainsi un outil de communication qui se différencie de leurs parlers familiaux mais aussi de la forme véhiculaire du français dominant.<sup>2</sup>

Le verlan change en effet tous les jours, à la fois par ses procédés (je pense au *veul* par exemple) et le lexique auquel s'appliquent ces procédés : (de plus en plus

<sup>2</sup> Sayah, M, « Le français des basquets-casquettes », *Cahiers* 5.1 (Spring 1999) : 5.

de mots empruntés à l'arabe, au bambara, au wolof, etc., sont vernalisés. Ainsi, *gaulois* a été remplacé par *babtou*, verlan de *toubab*, mot bambara qui désigne le blanc.

Ce fut le cas de *beur*, qui s'est vernalisé en *reubeu* puis a été remplacé par *seconde G* (abréviation de *seconde génération*) avant de se transformer en *seconde éjé* puis de *chambres à air* (fanfaron, vantard, hableur: *fvh*, ou dur, dingue et drôle, *ddd*) lorsque le terme est devenu compréhensible ; des poètes de la fracture sociale veillent à verrouiller le discours.

La plupart des jugements sur la langue, lorsqu'ils ne sont pas étayés par des études et des statistiques sérieuses, ont une portée idéologique bien plus que linguistique : dire que ces jeunes traînent la langue de Molière dans les poubelles de la pensée, dire que le vocabulaire est vulgaire et le tour est relâché... C'est qualifier la place de celui qui les emploie dans la société (il est jeune), sa manière de se comporter (il est vulgaire), celle de se tenir (relâchée) à travers la façon dont il parle.

« Le jugement produit sur un parler, remarquent B. Seguin et F. Teillard, ne peut pas être séparé d'un jugement social (qui va du mépris à la haine xénophobe) sur celui qui l'utilise. Et dire à quelqu'un : "Tu ne parles pas français" signifie souvent : "Tu n'es pas Français" ». <sup>3</sup>

Le céfran n'a pas d'auteur donc pas de prétention. Il ne cherche ni à être reconnu ni à s'imposer... Son mot d'ordre semble être : ici et maintenant. Et c'est bien là ce qui nous plaît. Afin d'éviter les indigestions d'une transposition systématique, la traduction cède parfois la place au dialogue, le dialogue au monologue. Si le procédé a de quoi surprendre, il a le mérite d'être vif, humain, plus conforme à l'esprit qu'il s'attache à illustrer, d'où l'intérêt du lexique qui permet d'aller à la recherche des mots...

Construit pour être parlé, le fait d'écrire le parlé céfran lui ôte de sa virulence. — kan t'as pas d'réfré dans la téci, une hup ou toi c'est pareil. Les lascars d'la téci là y vont venir t'la ouéj les machos pour te mettre à l'amende. Mais paceke j'ai pas de refré, tu viens ché wim t'la péter ? Mais j'te plante moi. Respecte. Depuis ke les noiches i zont inventé la drepou, y a plus de stock ma, yak des laskars. Alors respecte. Yak si tu m'tues. Si j'vécveu, là j'dis allez t'a gagné ! Si tu m'tues, ça veut dire k'ta été plus linma, je m'suis fait eu, bien ouéj, mais si tu m'tera, tu peux commencer à flipper ta race, parceke jm'en sortirai.

**Traduction** : La cité, c'est pas un no man's land, c'est un macho land. si t'as pas de frère dans le quartier, t'es considéré comme une pute. Et il y aura

---

<sup>3</sup> Seguin B et Teillard F, *Les Cefrans parlent aux Français, Chronique de la langue des cités* Calmann Lévy, 1996 : 80.



toujours des gros lâches pour venir racketter, parce qu'ils savent que c'est sans danger. Mais parce que j'ai pas de grand frère ils vont venir chez moi faire leur loi. Ça va pas la tête ? Mais si y'a que ça je vais la faire la loi moi. Depuis que les Chinois ont inventé la poudre, les rapports de force ont changé ; y'a plus de forts et plus de faibles, c'est le plus malin qui gagne. Évidemment s'il me tue, il aura gagné, je peux plus rien dire, il aura prouvé qu'il est plus futé que moi, mais si jamais il me rate, là il peut commencer à avoir peur de son ombre, parce que ça prendra le temps qu'il faudra.

Personne n'est censé ignorer qu'entre villes et banlieues le langage a bigrement évolué, qu'on consacre même des dictionnaires entiers à expliquer que « *keuf* » veut dire « gardien de la paix » et que *Nique ta mère*, justement n'est nullement une sacrilège invitation à faire subir les derniers outrages à sa génitrice, mais bien la traduction vertement actuelle de l'antique « *va donc, eh patate !* » et autre « *et ta sœur, elle bat l'heure ?* »

La langue française bouge du fait :

- a. de la pression exercée par les différentes communautés de langues étrangères autres que le français ;
- b. de l'existence de variétés de français, plus particulièrement dans les cités, variétés dans lesquelles sont installés des éléments linguistiques chargés de traits culturels autres que ceux de la nation française.

Il nous est apparu que l'école portait une certaine responsabilité dans l'enfermement de ces jeunes dans un langage crypté qui, passé un certain âge, peut ne pas leur permettre de communiquer avec leurs pairs : en effet, c'est en condamnant ce langage, en réduisant les enfants au silence, qu'on les enferme et les exclut. Inversement, c'est non seulement en entendant leur parole, mais aussi et surtout en en faisant un objet d'étude, qu'on peut leur donner les clés qui permettent de passer du « langage des banlieues » au français standard et, plus généralement, d'un fatalisme de l'exclusion à un espoir et à une volonté d'intégration.

Les tchatcheurs de chez nous ont su, peu à peu, se forger leur propre identité et affiner un style reconnu même à l'étranger. Jusqu'à devenir mieux qu'un reflet, le véritable moyen d'expression d'une jeunesse multiraciale et multiculturelle. Un métissage éloquent de racines et de sons. Certes, le langage de ces jeunes est cru, parfois violent mais pas plus la réalité qu'il décrit. Comme dit une militante associative qui nous a beaucoup étonné et intéressé : « Regardez et écoutez autour de vous, partout les étrangers, partout c'est la merde, la vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie. Ce n'est pas le langage qui engendre la violence. Elle était là, la tchatche est arrivée, elle en parle, elle la canalise. »

Dans quelle mesure est-on prisonnier de ses origines ? Dans quelle mesure l'appartenance à une autre culture, et la revendication à une autre culture, et la revendication de cette autre culture peuvent-elles dresser de nouvelles lignes de fracture et de nouveaux rivages ? Et pourtant dans l'histoire il y a matière à réfléchir sur le mélange des hommes et des cultures. Le pluriculturel ne se décrète pas, il se crée spontanément. La France terre d'asile n'échappera pas à cette règle.

Que les jeunes des quartiers et d'ailleurs continuent à inventer une langue, des langues. Certains mots, certaines expressions constituent de vraies trouvailles qui ne manquent pas d'enrichir le patrimoine linguistique français. Mais de grâce, note G.A Castellini, « qu'ils apprennent aussi à manier justement la langue juste dont nous avons besoin pour communiquer et pour nous entendre !<sup>4</sup>

Cet article peut donc comporter des observations qui auront pris au moment où elles sont publiées la direction du *Mais ça se dit plus !* Que les expressions se périment vite c'est ce qu'on peut leur souhaiter de mieux car c'est une langue qui se gâterait à vieillir.

Penser que le céfran est réductible à des désinences verbales ou aux seuls automatismes de l'envers et de ses subjectivités (*africain/fricain/cainfri*) est méprisant et réducteur. Loin d'appauvrir le français, par de larges emprunts à l'argot, à l'arabe, au berbère, au gitan, au créole et aux dialectes africains, le verlan enrichit le français en lui permettant de remédier à l'importation presque exclusive des américanimes.

## Références

- Aguillou, P., Saiki, N., *La téci à panam, Parler le langage des banlieues* Paris: Michel Lafon, 1996.
- Autes, M., « Du travail social comme agir communicationnel » *COM* 36 (1986), 7–25.
- Bachmann, C., Simonin, J., « Le social comme on le parle » *Médiations et Action Sociale* (1993) : 65–79.
- Baggioni, D., « Les langues dans l'espace urbain à l'Île Maurice » dans *La ville Arts de Faire, Manières de Dire*, Coll. Langue et Praxis, Praxiling : Montpellier, 137–162.
- Bautier, E., « De l'adaptation à la transformation de l'école », *Projet, Tisser le social*, 246 (1996) : 27–34.
- *Pratiques langagières, pratiques sociales. De la sociolinguistique à la sociologie du langage*, l'Harmattan: Paris, 1995.

---

<sup>4</sup> Castellani, GA, « Langage des banlieues : malentendu et violence scolaire » *Cahiers de la recherche et du développement, actes du colloque touche pas à ma langue !* Marseille, 26–28 septembre 1996 : 149.

- Begag, A., « Ville, vitesse et violence », dans *La ville Arts de Faire, Manières de Dire*, Coll. Lange et Praxis, Praxiling : Montpellier, 119–136.
- Benveniste, E., « Sémiologie de la langue » *Semiotica*, I 2, Mouton: Paris, 1969.
- Bulot, T., Delamotte, R., « La verbalisation de fractures urbaines : hacia una glotopolítica de las ciudades » *Signo & Sena* 4 (1995) Universidad de Buenos Aires : Buenos Aires : 121–144.
- « Stigmatisation et vêtue urbaine à Rouen : mise en mots d'une urbanisation », *Se Vêtir pour dire*, Bilans et Perspectives, Université de Rouen/Cahiers de Linguistique Sociale : Mont-Saint-Aignan, 1996.
- Calvet, L.-J., *Les voix de la ville*, Payot : Paris, 1994.
- Charmeux, E., *Le « bon français » ... et les autres. Normes et variations du français d'aujourd'hui* Milan : Paris, 1989.
- Dimeo, G., « De l'espace vécu aux formations socio-spatiales », *Lire l'espace comprendre les sociétés. Géographie Sociale* 10 (1990), PUC, Caen : 3–23.
- François-Geiger, D., Goudaillier, J.-P., « Parlures argotiques », *Langue française*, 90 (mai 1991).
- Gardin, B., « Le sens comme production sociale », in Boutet., J. (dir.), *Paroles au travail* l'Harmattan : Paris, 1995 : 151–165.
- Goudaillier, J.-P., *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Maisonneuve & Larose, 1997
- « Défonce d'afficher... 22, v'la Olga. Les pochoirs muraux » *Communication et Langages*, 87 (Avril 1991) : 28-38.
- « L'argot objet d'étude de la linguistique ? » Journée d'Études Hommage Denise François-Geiger (Paris, Sorbonne, 5 février 1994) *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* (1996) 22, 1-2 : 71–81.
- « La langue banlieusarde comme facteur d'intégration ou de non intégration » *Commission Nationale "Culture, facteur d'intégration" de la Fédération Nationale des Collectivités territoriales pour la Culture* : Paris, Conseil Économique et Social, 1996 (à paraître)
- « Les mots de la fracture linguistique » *La Revue des deux Mondes* (mars 1996) : 115–123.
- Guespin, L., Marcellesi, J.-B., « Pour la glottopolitique » *Glottopolitique, Langages*, Larousse : Paris, 1988.
- Hymes, D., Introduction, *Functions of Language in the classroom*, Cazdon, John et Hymes (1972) : xii.
- Ion, J., Tricard, J.-P., *Les travailleurs sociaux* La Découverte : Paris, 1984.
- Juillard, C., *Sociolinguistique urbaine (la vie des langues à Ziguinchor, Sénégal)*, CNRS Editions : Paris, 1995.
- Lambert, W.-E., "The social psychology of bilingualism", *Journal of Social Issues*, n° 23 (1967), 91–109.
- Leconte, F., « Les attitudes langagières des enfants originaires d'Afrique noire en France » dans *Questions de glottopolitique*, URA CNRS 1164/Ecole Doctorale des Sciences du Langage, Université de Rouen, Mont-Saint-Aignan, 74-83, 1996.
- Meliani, F., « Epilinguisme et mixité identitaire : le cas des jeunes issus de l'immigration maghrébine » dans *Linguistique et anthropologie*, coll. Bilans et perspectives, Université de Rouen/Cahiers de Linguistique Sociale, Mont-Saint-Aignan 1996, 131–144.
- Mondada, L., « Mode d'interaction et élaboration discursive des lieux » dans *Civilité, Identité, Urbanité*, MELTM: Paris, 1992 : 1-33 .

- Peytard, J., « Évaluation sociale dans les thèses de Mikhaïl Bakhtine et représentations de la langue », *Les représentations de la langue : approches sociolinguistique, Langue Française* 85 (1990): 6–21.
- Pommier-Seintignan, M., *Langage, travail et idéologie : le discours des éducateurs spécialisés*, Thèse de Doctorat, Université de Rouen, 1989.
- Poplack, S., « Conséquences linguistiques du contact des langues, un modèle d'analyse variationniste » *Langage et société*, n° 43 : 23–48.
- Sayah, M., « Le français des basquets-casquettes » *Cahiers* 5.1 (Spring 1999) : 27–36.
- « Le langage du clan » *Cahiers* 3.3 (Autumn 1997) : 15–25.
- « Voulez-vous tchatcher avec les Sauvageons » *Cahiers* 5.3 (Autumn 1999) : 36–46.
- Seguin, B., Teillard, F., *Les Céfrans parlent aux Français*, Calmann-Lévy : Paris., 1996.
- Tsekos, N., Bulot, T., Grosse, S., « L'évaluation en discours : la mise en mots des fractures urbaines » *Le questionnement social, Cahiers de Linguistique Sociale*, 301–307, Université de Rouen/IREC : Mont-Saint-Aignan, 1996: 28–29.
- Tsekos, N., « Discours épilinguistique et construction identitaire » *Travaux de linguistique* 7 Université d'Angers/CRSLCD : Angers, 1996 : 27–63.
- Van Hooland, M., « Langage et travail social » *Lien social* 341, Toulouse, 1996 : 14.

Mansour SAYAH  
Université de Toulouse le Mirail